Bridge of spies / Le pont des espions : héros de l'ombre

Bridge of Spies: Helden in de schaduw

Erik Machielsen

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/5048>

DOI : 10.4000/temoigner.5048

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

Pagination : 13-16

ISBN : 987 2-9600926-4-6

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Erik Machielsen, « *Bridge of spies / Le pont des espions : héros de l'ombre* », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 123 | 2016, mis en ligne le 02 novembre 2021, consulté le 04 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/5048> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.5048>

BRIDGE OF SPIES / LE PONT DES ESPIONS HÉROS DE L'OMBRE

CINÉMA Tiens ! Encore un de ces films qui traitent de la guerre froide. On commence à en connaître l'air. L'air ? Oui. Mais pas la chanson. Car quand on cumule à un même générique Steven Spielberg et Tom Hanks, ça vaut peut-être la peine d'aller y regarder de plus près.

Après 28 films à son actif, Steven Spielberg n'a rien perdu de son souffle. *Bridge of Spies* témoigne plus que jamais de son penchant pour les héros de l'ombre, ces messieurs et mesdames Tout-le-Monde pour qui les moteurs sont l'intégrité et la conscience.

UN GARS NORMAL

Toutes proportions et contexte gardés, son Schindler est ici James Britt Donovan, un Américain ordinaire, fidèle à sa femme, un père de famille aimant, baignant dans sa routine de bon citoyen. Un gars sans aspérités que l'on remarque peu, qui se fond dans la foule. Un homme discret qui va pourtant se montrer redoutablement efficace.

C'est que sans son existence, la face du monde eut probablement été changée. Ceux qui étaient adolescents au début des années 1960 s'en souviennent peut-être. C'était l'époque des deux K (Kennedy et Kroutchev). La télévision et les journaux faisaient leurs unes avec un incident dont ils redoutaient qu'il allume la mèche d'une guerre mondiale entre les deux grandes puissances d'alors.

ABEL ? FISHER ?

On est à ce moment en pleine course aux armements entre les États-Unis et l'URSS. Chacun détient l'arme nucléaire et il est indispensable de connaître l'état d'avancement et les méthodes de travail de l'un si l'autre veut garder la main. D'où le rôle essentiel

Tous droits réservés

joué par les services d'espionnage. On trouve, côté russe, un certain William Fisher. Lequel emprunte plusieurs noms, dont celui de Rudolf Abel sous lequel son procès se déroula. Spielberg, parce qu'il précise que le film est « inspiré » de faits réels – ce qui lui permet certaines diversions et raccourcis – et par souci de clarté, s'en est tenu à celui-là.

Fin 1948, donc, trompant les services d'immigration et après être passé par le Canada, Fisher s'introduit aux USA. Sa mission ? Fournir des renseignements sur le programme nucléaire des États-Unis et organiser un réseau de radio communication avec Moscou. Il s'installe alors à Brooklyn, usurpant l'identité d'un Américain décédé : Emil Goldfus. Sa couverture : artiste peintre.

AVION - ESPION

Côté Amérique, quelques années plus tard, la CIA mandate six pilotes de U2 équipés de caméras pour survoler et filmer, en violant son espace aérien, le territoire soviétique. Un des avions est abattu. Son pilote, Francis Gary Powers, a le temps de s'en extraire et de sauter en parachute. Arrivé à terre, un comité d'accueil l'attend. Direction : la prison de Vladimir. Motif : espionnage. ●●●

●●● Problème pour la CIA : Gary Powers ne croque pas sa pilule de cyanure. Ce qui aurait garanti qu'il n'en vienne à fournir des informations Secret Défense s'il était soumis à la question. Ce manque de respect à la parole donnée lui fut d'ailleurs reproché, et c'est clairement indiqué dans le film.

Le Russe aux USA, l'Américain en URSS. Un jour ces deux hommes se croiseront en Allemagne sur le Pont de Glienicke qui relie Berlin à Potsdam. Comment ? C'est là tout le sujet de *Bridge of Spies*.

Tous droits réservés

BRIDGE OF SPIES, SCÈNE 1, ACTION !

1957 : Quoi de plus inoffensif qu'un homme d'âge moyen qui peint méticuleusement les ponts de Brooklyn ? Des hommes le suivent. Ce sont des agents du FBI. Ils laissent l'homme rentrer chez lui, attendent un peu. Puis pénètrent en force dans son petit appartement. L'homme est en slip, dans sa salle de bain. Résigné, il n'oppose aucune résistance, parle peu et suit docilement les agents. Ainsi commence *Bridge of Spies*.

Étonnamment calme et toujours poli, cet homme, Rudolf Abel, ne reconnaît pas ce dont on le soupçonne et refuse de coopérer avec le FBI en échange de renseignements et de sa liberté. Dès lors, il ne peut se soustraire à un procès. Et comme on ne badine pas avec l'espionnage en Amérique (que l'on se rappelle la condamnation à mort des Rosenberg), le verdict devrait le conduire tout droit à la chaise électrique.

Mais pour que les Américains ne soient pas pris en défaut en pratiquant les méthodes stalinienne qu'ils reprochent à leur adversaire, ils se doivent de faire les choses – dans la forme tout au moins – dans les règles. À cet effet, James B. Donovan, un avocat spécialisé dans les assurances, mais qui eut l'occasion de travailler avec la CIA durant la guerre est sollicité. Mais voilà : pour Donovan, le Droit constitutionnel doit être appliqué à la lettre, y compris pour des espions. Il a donc l'intention, par ses plaidoiries, d'épargner la mort à son client.

WOULD IT HELP ?

Donovan rencontre Abel. Le courant passe entre les deux. Ce qui les lie n'est pas et ne sera jamais de la complicité. Mais du respect. Surpris par le fait que face à la mort qui lui est promise, Abel ne se démonte

pas, Donovan l'interroge : « Vous n'avez pas peur ? » Et Abel de lui répondre : « Would it help ? » (Je vous l'écris en anglais, ça sonne tellement mieux !) Une phrase qu'il répétera à plusieurs reprises au cours du film et qui reflète parfaitement l'état d'esprit et le bon sens de celui-ci.

Mais dès lors qu'il défend un espion russe, Donovan est amalgamé à son client, classé antipatriote. Le peuple américain, conditionné par le prêt-à-penser des médias, plonge dans le déni, refuse d'entendre les arguments d'un Donovan qui, s'il n'excuse pas le délit, tente de l'expliquer : Abel n'est pas contre l'Amérique, il est POUR l'URSS. Une nuance qui, il l'espère, infléchira la sévérité du verdict.

Le procès a lieu et comme il fallait s'y attendre, Abel est déclaré coupable sur tous les plans par le jury populaire. Reste au juge à traduire cela en peine.

Donovan qui pressent l'importance stratégique de son client tente, avant que la peine ne soit prononcée, de convaincre le juge qu'Abel a plus de valeur vivant que mort. L'avenir prouvera qu'il avait vu juste. De mauvaise grâce mais convaincu, le juge condamne Abel à trente ans.

Pendant ce temps, des U2 américains s'apprêtent à décoller pour l'URSS. L'un d'eux est abattu et son pilote, Gary Powers, condamné pour espionnage.

Forts de cet otage et probablement pour les mêmes raisons que les Américains (crainte que le détenu ne dénonce le réseau), les Russes proposent à ceux-ci d'échanger leurs ressortissants respectifs. Cela doit

se faire secrètement et Donovan est approché pour la tâche. Il accepte, prétexte à sa femme qu'il part pêcher le saumon en Angleterre et se rend à Berlin en sachant qu'il ne bénéficiera d'aucune protection diplomatique en cas de pépin.

SUSPENSE, TENSION...

La première moitié du film se concentre sur le combat mené par Donovan pour éviter la mort à son client en 1957. La seconde le suit à Berlin négociant pour obtenir l'échange de Powers avec Abel. À part qu'entre-temps, et de son propre chef, Donovan décide d'exiger, en plus de Powers, un étudiant américain, Frederic Pryor. Ce que la CIA considère comme un dangereux caprice, susceptible de faire capoter la négociation.

Même si on en connaît le dénouement, il règne un vrai suspense à la fin du film : les deux clans sont sur le pont, face à face. On attend le signal pour que chaque prisonnier entame sa marche, croise son « challenger » et se retrouve parmi les siens. Et ce signal est précisément Frederic Pryor, dont il avait été convenu qu'il serait déposé à une trentaine de kilomètres de là, à Checkpoint Charlie, point de passage dans le mur de Berlin entre les zones russe et américaine.

Dans le film, cet étudiant, n'a pas le temps de revenir à l'Ouest, la dernière brique du mur étant placée juste au moment où il allait passer. Étant Américain, cela aurait pu s'arranger. Le problème est qu'il portait un appareil photo et une farde contenant un travail d'études qui dissertait sur le communisme. Des éléments suffisants pour qu'il soit soupçonné d'espionnage et arrêté sur-le-champ.

Donovan l'apprend et décide de l'intégrer dans les négociations. Le hic c'est que Pryor relève de l'autorité est-allemande qui veut être considérée aux yeux des Américains comme une interlocutrice à part entière et non comme un sous-fifre des Soviétiques. Tout le travail de Donovan consistera donc à responsabiliser les Allemands de l'Est en leur faisant comprendre que s'ils refusent, Abel, condamné à demeurer en Amérique, pourrait bien un jour passer à table. Et qu'ils auraient alors à en répondre aux Soviétiques.

Cette histoire, que n'aurait pas reniée John le Carré, Gregory Peck voulut déjà adapter au cinéma en 1965. Il aurait été Donovan et Alec Guinness, Abel. Mais le climat de guerre froide étant encore « chaud » suite à

la tension générée par l'affaire des missiles russes installés à Cuba, le moment était mal choisi.

PARENTHÈSE

Et puisque l'on évoque Cuba, il faut savoir que Donovan, auréolé du succès remporté à Berlin, fut chargé par le président Kennedy de négocier la libération et le retour aux USA de 1 113 exilés cubains formés par la CIA pour torpiller le régime de Fidel Castro. C'est l'affaire dite de la Baie des Cochons où ces exilés débarquèrent en avril 1961. Donovan rencontra plusieurs fois le Líder Máximo et, comme ce fut le cas avec Abel, un respect mutuel, à défaut d'un partage de convictions, s'installa. Ils allèrent jusqu'à pêcher ensemble, Donovan offrant même à Castro une montre que celui-ci s'empressa de porter. Le 21 décembre 1962, ce dernier signe un traité prévoyant l'échange des 1 113 prisonniers contre l'équivalent de 53 millions de dollars en médicaments et nourriture. Cela ne conclut pas les négociations qui se poursuivirent encore deux ans au terme desquels Donovan aura contribué à libérer 9 703 hommes, femmes et enfants.

Tout cela pour préciser, cette parenthèse étant fermée, que, depuis 1965, ménager l'information pour ne pas nuire aux circonstances est devenu moins primordial. Dès lors, éviter d'aborder des tensions américano-russes à un moment où la guerre syrienne (par exemple) réveille certains antagonismes, n'est certainement plus de mise.

DE CHARMAN À SPIELBERG

À l'origine de *Bridge of Spies*, il y a Matt Charman, un scénariste anglais d'une trentaine d'années. C'est en lisant une biographie consacrée à John Kennedy (*An Unfinished Life: John F. Kennedy, 1917-1963* de Robert Dallek), qu'il relève, dans le chapitre consacré à l'épisode de Cuba, une annotation en bas de page signalant que James Donovan, l'avocat qui avait négocié avec Castro, était aussi celui qui avait œuvré pour la libération de Gary Powers. Donovan, Charman n'en avait jamais entendu parler. Intrigué par l'anonymat d'un personnage qui avait joué un rôle si important, il voulut en savoir plus. Il se mit à consulter des archives, à lire les journaux de l'époque et contacta la famille de Donovan. Il en résultat un synopsis qu'il envoya à Amblin, la compagnie de Steven Spielberg. À sa bonne surprise, il lui fut répondu que cela les intéressait. Et à sa plus grande surprise encore, Spielberg *himself* lui téléphona, lui demandant de développer le scénario, ●●●

●●● prêt qu'il était – tant cela l'enthousiasmait – à intercaler sa réalisation dans un planning pourtant déjà bien rempli.

LES FRÈRES COEN À LA RESCOUSSE

Si malgré sa complexité, le récit est limpide, c'est aussi grâce à l'écriture naturelle et concise des frères Coen (le team qui réalisa, entre autres, *The Big Lebowski*) qu'on le doit. Ils peaufinèrent la première mouture du scénario écrite par Charman, la rendant plus vivante, moins factuelle, lui imposant une cadence qui compensait le rythme, plus posé que de coutume, de Spielberg. Aucun mot de trop, chaque phrase prononcée est signifiante. Ce sont eux qui ont contacté le réalisateur après avoir eu vent du projet. Il avait déjà été le producteur exécutif de leur remake de *True Grit*. Ils dépeignent ici l'absurdité de certaines situations, les dédramatisant sans les banaliser lorsqu'elles sont trop tendues, établissant – sous forme de légers traits d'humour – une distance par rapport à elles. Tout est maîtrisé, aucune panique ne transparait dans l'écriture, à l'image de Donovan qui marche sereinement sur les charbons ardents qui pavent sa mission.

Le film totalise 142 minutes durant lesquelles on ne s'ennuie pas une seconde. Hormis la scène où l'avion de Powers est abattu, ce n'est pas le spectacle qui capte, c'est la narration par l'image, une discipline innée chez Spielberg, qui a toujours été son point fort et qui justifie pleinement, à l'instar d'un Capra, d'un Hitchcock, d'un Truffaut ou d'un Lean, son statut de vrai cinéaste.

Quelques petits soucis émaillèrent la sortie du film. Giles Whittell, un ancien correspondant du *Times* à Moscou réclamant des droits pour le titre qui est aussi celui de son livre (sorti en 2010) lequel traite du même thème (l'échange de prisonniers durant la guerre froide), mais pas sous le même angle. Le film est basé en partie sur le livre écrit en 1964 par James B. Donovan lui-même, *Strangers on a Bridge* (en français : *L'affaire Abel* [1965], Paris, L'Archipel, 2015) et centré autour de ce dernier. Alors que dans le livre de Whittell, on est dans le sillage des trois prisonniers.

LE CASTING

Tom Hanks c'est le James Stewart de notre époque, le voisin que l'on rencontre sur le palier et avec lequel on a tout de suite envie de sympathiser. Qui mieux que lui pouvait incarner James Donovan ? S'il n'a pas les

traits d'un Brad Pitt ni le charisme d'un Day Lewis, il dégage suffisamment de personnalité et d'humanité pour que l'on s'y attache et le suive dans ses choix. Aussi Hanks, sans en être la copie conforme, ressemble assez à son modèle. Disons que ce dernier était plus dégarni.

Mais la surprise du film, c'est Mark Rylance : une révélation ! Parfaitement inconnu du grand public, il EST Rudolf Abel. Impressionnant par un calme qui déroute, il joue au maximum la sobriété, levant là un sourcil, répondant ici d'un regard, usant d'un ton monocorde lorsqu'il converse. Le genre de prestation qui mérite un Oscar. Qu'il a d'ailleurs obtenu haut les votes !

On relève également Alan Alda, dans le rôle de Thomas Watters Jr, l'associé avec lequel Donovan créa son bureau d'avocats. Alda eut son quart d'heure de gloire dans les années 1970 avec la série télévisée inspirée par *M*A*S*H*.

Côté coulisses, le fidèle chef opérateur Janusz Kaminski continue à se distinguer par un style qui lui est propre : lumières sous-exposées, clair-obscur, couleurs désaturées, tout ce qui a marqué les Spielberg (sauf le *Tintin* en images de synthèse) depuis 1993, année où Kaminski fut le directeur de photo de *Schindler's List* / *La liste de Schindler*.

Par contre, John Williams n'a pas écrit la musique. Des ennuis de santé l'en ont empêché. C'est Thomas Newman (cousin de Randy) qui a pris le relais, et ce, de manière plus qu'honorable.

Quel public le film concerne-t-il ? Au niveau générationnel, le mur de Berlin n'est plus, pour la génération rap en tout cas, un référent. Que ce soit ce mur, la Révolution française ou la guerre 14-18, pour elle c'est pareil, cela relève davantage du cours d'Histoire. Dans tous ces cas, elle n'était pas née et ne s'en sent donc pas contemporaine. Reste le génie de Spielberg qui transcende les époques. Et cela devrait suffire à les pousser à voir le film. Et même à le revoir. ■

Erik Machielsen

➔ Plus d'infos

◆ *Bridge of Spies* / *Le Pont des espions* de Steven Spielberg (2014).

Avec : Tom Hanks (James B. Donovan), Mark Rylance (Rudolf Abel), Amy Ryan (Mary Donovan), Alan Alda (Thomas Watters Jr.) – 142 minutes.